



DES PEINTURES DANS UN BÂTIMENT COMMUNAUTAIRE DU NÉOLITHIQUE PRÉCÉRAMIQUE (VERS 9000 AV. J.-C.) À DJA'DE (SYRIE) : NATURE, INSERTION DANS L'ARCHITECTURE ET TENTATIVE D'INTERPRÉTATION

*Eric Coqueugniot**

Abstract - Paintings in a community building of the Pre-pottery Neolithic (about 9000 BC) at Dja'de (Syria): their nature, architecture integration and an interpretation attempt.

The Neolithic tell at Dja'de el Mughara conceals some archaeological levels dating back mostly to the 9th millennium BC. This site is related to a crucial phase in the process of the Neolithic development, which witnessed the passage from a hunting-gathering way of life to the full production economy (agriculture and breeding), marking the following phases. The levels on the base of the site (between 6 and 9 under the present ground surface) revealed a "collective use" building ("community building"), about 11000 years old. This partially underground circle construction is made of different rocks, and the largest two of them still preserve at a 1.8 m height a multi-colour painted geometric decoration, the most ancient discovered up to now in the Near East (the paintings on the first rock were put down in 2008 and partially moved to a long-lasting support in 2009). The fieldwork efforts are at the moment focused on the extraction of the second rock, whose paintings are in a remarkable state of freshness, but are threatened by the rising of ground water.

Riassunto - Dipinti in un edificio comunitario del Neolitico pre-ceramico (9.000 a.C.) a Dja'de (Siria): integrazione fra natura e architettura, un tentativo di interpretazione

I livelli archeologici della struttura neolitica in esame appartengono per lo più al IX mill. a.C. Questa ricerca si concentra su una fase cruciale del processo di neolitizzazione che vede il passaggio da uno stile di vita basato sulla caccia e la raccolta a un'economia di piena produzione (agricoltura e allevamento) che caratterizza le fasi successive. I livelli più antichi del sito (a 6-9 metri sotto il piano di calpestio moderno) hanno restituito un edificio "ad uso collettivo" (struttura comunitaria) risalente a 11.000 anni fa. L'edificio, circolare e seminterrato, è costituito da massicciate, due delle quali intatte per un'altezza di circa 1,80 m e decorate da pitture geometriche policrome, le più antiche fin ora rinvenute in Medio Oriente. Le pitture sulla prima massiciata muraria sono state oggetto di procedure di conservazione a partire dal 2008 e sono state trasferite su supporto stabile nel 2009. I lavori si sono concentrati ora sulle pitture del secondo massiccio murario, in ottimo stato di conservazione, ma minacciate dalla crescita del livello di una falda freatica.

Résumé - Des peintures dans un bâtiment communautaire du Néolithique précéramique (vers 9000 av. J.-C.) à Dja'de (Syrie) : nature, insertion dans l'architecture et tentative d'interprétation

Le tell néolithique de Dja'de el Mughara recèle des niveaux archéologiques qui appartiennent pour la plupart au 9^e millénaire avant J.-C. Cette fouille porte sur une phase cruciale dans le processus de Néolithisation, celle qui voit le passage d'un mode de vie basé sur la chasse et la cueillette à la pleine économie de production (agriculture et élevage) qui caractérise les phases suivantes. Les niveaux de base du site (entre 6 et 9 m sous la surface actuelle) ont livré un bâtiment "à usage collectif" («bâtiment communautaire») vieux d'environ 11 000 ans. Ce bâtiment circulaire semi-enterré comporte plusieurs massifs dont les deux principaux conservent sur près de 1,80 m de hauteur un décor peint géométrique polychrome, le plus ancien connu au Proche-Orient (les peintures du premier massif ont été déposées 2008 et en partie transférée sur un support pérenne en 2009). Sur le terrain, les efforts portent sur le dégagement du second massif dont les peintures sont dans un remarquable état de fraîcheur mais sont maintenant menacées par la remontée de la nappe phréatique.

Située en Syrie du nord, sur la rive gauche de l'Euphrate, au contact entre la vallée et la steppe de Jezireh (Fig... 1), Dja'de est un *tell* dont les niveaux archéologiques appartiennent pour l'essentiel au 9^e millénaire av. J.-C. (dates radiocarbone calibrées), durant le Néolithique précéramique (*Pre-Pottery Neolithic* [phases dites *PPNA final* et *PPNB ancien*]).

* Eric Coqueugniot
CNRS - UMR Archéorient
Maison de l'Orient et de la Méditerranée
Lyon (France)

Les établissements de cette période, comme ceux de la phase précédente (celle du *Mureybetien* de Jerf el Ahmar [fouille D. Stordeur] et de Mureybet [fouille J. Cauvin]), présentent un intérêt majeur car ils sont au cœur du long processus de passage d'une économie de chasseurs-cueilleurs, de prédateurs, à une économie d'agriculteurs éleveurs, l'occupation de Dja'de correspondant à la fin de la période de gestation, de mutation qui a conduit à la pleine domestication des céréales et des animaux. La compréhension de ce passage est de très importante, car c'est lui qui a ensuite permis le développement des villages sédentaires, puis des civilisations Proche orientales. Initialement reconnue sur le plan de l'organisation économique et des techniques, cette mutation concerne aussi les modes de pensée, notamment l'art et la pensée symbolique. La présence d'une séquence stratigraphique ininterrompue de 6 à 9 m de puissance selon les secteurs du village, l'excellente préservation des niveaux archéologiques de Dja'de et leur richesse permettent d'aborder les questions relative à cette mutation sur la longue durée, avec notamment la question de la sédentarité totale ou plus probablement partielle (semi-nomadisme), nonobstant le fait que nous sommes dans un village aux architectures régulièrement entretenues (continuité ne signifie pas permanence).

Cette fouille est d'autant plus importante qu'il s'agit du seul site actuellement connu dans tout le Levant nord présentant la totalité de la séquence cruciale qui couvre tout le 9^e millénaire avant notre ère. Il a ainsi pu être mis en évidence une évolution continue (un *continuum*) entre le PPNA et le PPNB ancien avec des paliers de changement non concomitants pour les différents aspects (architecture, pratiques funéraires, industrie lithique...). La découverte de peintures murales vieilles de 11 000 ans, peintures qui sont non seulement les plus anciennes peintures connues au Proche-Orient, mais qui constituent au niveau mondial le plus ancien décor peint sur un support construit de main d'homme (les peintures du paléolithique supérieur européen sont évidemment plus anciennes mais leur support est une paroi naturelle).

DES PEINTURES SUR LES PAROIS D'UN BÂTIMENT EN TERRE

À partir de la campagne de fouilles 2002, dans les niveaux de base d'un sondage profond, à plus de 6 m sous la surface actuelle, il a été mis au jour des peintures géométriques polychromes appliquées directement sur un mur en terre à bâtir (*adobe*) d'une « maison ». Une couche cendreuse postérieure au niveau de destruction de ce bâtiment a donné une date de 9155-8630 av. J.-C. en âge calibré (Lyon-4704 : 9480±60 BP), une date de 9307-9167 cal. BC (Lyon-2604 : **9780±65 BP**) est quant à elle associée au comblement de la maison de sorte qu'elle date d'au moins 11 000 ans.

Ce décor est strictement géométrique, composé de damiers de couleur rouge, noire ou blanche, selon une organisation très élaborée qui évoque les décors traditionnels encore présents dans les cultures du Proche Orient (*kilims*...). (Fig. 2)

Concernant la technique mise en œuvre, il s'agit de peinture *a secco*, appliquée sur la paroi en terre. Après l'application d'une fine couche blanche sur toute la surface à décorer, une première esquisse (canevas) était tracée en noir ou en rouge, de manière à constituer un quadrillage. Dans un troisième temps, l'intérieur des rectangles était peint en rouge ou noir, ou laissé en blanc, de manière à constituer une composition élaborée avec une recherche certaine de symétrie sur chacun des panneaux peints. Des analyses réalisées au laboratoire de recherche des musées de France (C2RMF, par Ph. Walter) ont montré que le blanc était constitué de calcite broyée ou de calcite posée sur un enduit dolomitique, le rouge était un mélange d'hématite et de quartz, tandis que le noir était composé de carbone *a priori* du charbon de bois (d'autant plus que quelques fragments de charbon étaient visibles au microscope électronique). Toutefois une tentative de datation directe par radiocarbone (AMS) s'est révélée négative et de nouvelles analyses (spectrométrie Raman, pratiquées par M.-A. Courty) ont récemment permis de montrer que ce carbone était pour l'essentiel du graphite, matériau rare dans l'environnement et dont le choix ne doit évidemment pas être anodin. En revanche il n'a pour l'instant pas été possible de préciser la nature du liant utilisé, mais les études sont encore en cours.

Dans le contexte régional, ces peintures sont beaucoup trop élaborées pour être une innovation, une première. Elles s'inscrivent dans une tradition attestée à Mureybet (phase MbIIIA, maisons 22 et 47) où un décor géométrique légèrement plus ancien était malheureusement très mal conservé et dont seules quelques rares photographies nous rappellent l'existence¹, des échantillons analysés au C2RMF ayant indiqué des pigments de même nature (calcite, hématite et carbone) que pour Dja'de. Il est probable que d'autres sites présentaient des décors de même qualité, mais dans la plupart des cas ils ont dû irrémédiablement disparaître de sorte que l'ensemble reconnu à Dja'de constitue un patrimoine exceptionnel.

1 Ibáñez (éd.), 2008- *Le site néolithique de Tell Mureybet (Syrie du Nord)*. Oxford : BAR International series 1843.

NATURE DU BÂTIMENT AUX PEINTURES

Le remarquable état de préservation des peintures de Dja'de doit être clairement lié à la nature même du bâtiment qu'elles décorent. Alors que l'architecture des maisons ordinaires de cette phase est constituée de structures rectangulaires construites en élévation, le bâtiment aux peintures est une construction sub-circulaire, semi-enterrée, la fosse initiale ayant environ 8 m de diamètre et 1,80 m de profondeur (le diamètre interne du bâtiment est supérieur à 7,50 m) (Fig. 3). La forme de ce bâtiment, l'investissement collectif nécessaire à sa construction..., suggèrent un bâtiment à usage collectif, un « bâtiment communautaire » selon le terme proposé par D. Stordeur, comme on en connaît dans divers sites de la fin du PPNA (Mureybet et Jerf el Ahmar, mais aussi Göbekli, tell 'Abr...). En revanche il n'est pas possible de préciser la fonction exacte de ces bâtiments (salle de réunion d'un « clan », d'un groupe, lors de cérémonies particulières [rites de passage...] ou non, lieu de stockage ?...). Parfois de plan très similaire (comme entre deux bâtiments de Mureybet et Jerf el Ahmar), ces bâtiments sub-circulaires, semi-enterrés et de grandes dimensions, peuvent adopter des solutions architecturales particulières. Ainsi la maison aux peintures de Dja'de est originale par son plan avec ses massifs peints, son mode d'accès par une rampe² et elle ne comporte ni banquettes périphériques, ni poteaux destinés à soutenir la toiture (plane et donc très lourde). En revanche les trois massifs radiaires qui rythment l'espace intérieur devaient en premier lieu permettre la mise en œuvre de cette couverture, la longueur des charpentes requises étant alors voisine de 3,50 m ce qui correspond aux bois disponibles dans l'environnement naturel (peupliers sauvages, tamaris...), la grande attention apportée à la construction de ces massifs leur conférant une grande résistance.

Hormis des marques peintes très succinctes, situées au milieu de chaque cellule, à mi-chemin entre les massifs, c'est sur ces trois massifs radiaires que les décors ont été mis en place. L'un des massifs (le massif 668) était largement effondré et il comportait un décor noir sur fond blanc ne couvrant qu'une partie des parois. En revanche les deux autres (666 et 667) étaient peints sur l'intégralité de leurs trois faces, avec des décors en damier sur l'un (massif 666) et plutôt en losanges sur l'autre (667). (Fig. 2 et 4)

Sur le massif 666 il a été observé que les peintures étaient dans un remarquable état de fraîcheur dans leur partie supérieure, tandis que leur partie inférieure apparaissait pale, usée. Cette conservation différentielle pourrait être liée à l'usage même du bâtiment car, en l'absence de banquettes pour s'allonger ou s'asseoir, on peut imaginer que le sol était couvert de nattes (de nombreuses empreintes ont été trouvées dans tous les niveaux de Dja'de) et que les usagers s'asseyaient sur le sol en s'appuyant sur la base des murs d'où une usure par frottement.

Ce décor peint vieux d'environ 11000 ans est dans un état de conservation tout à fait remarquable bien qu'appliqué sur un support de terre à bâtir ; il ne pouvait cependant pas être conservé *in situ* du fait des remontées d'eau et de sels consécutives à l'irrigation et à la mise en eau du barrage de Tishreen. Grâce à la coopération d'une équipe de restauratrices de l'Institut du Patrimoine Culturel Espagnol (IPCE Madrid, M. Gonzalez-Pascual) et d'une restauratrice de la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie (N. Sarkis), les parois peintes du massif 666 ont pu être découpées, consolidées, puis fixées sur un support pérenne (panneaux d'aluminium alvéolé), avant d'être déposées au musée d'Alep en attendant la future présentation au public de ce patrimoine exceptionnel. (Fig. 5 et 6)

Après une longue période d'utilisation, suggérée par la superposition sur 30 à 40 cm d'épaisseur de nombreux sols de piétinement, le bâtiment a été abandonné. Après enlèvement de la toiture (dont aucune empreinte n'a été mise au jour), et dépôt d'un corps humain sur le sol (sans creusement d'une fosse), les habitants ont alors arasé les parties hautes des parois qui devaient émerger à la surface du sol, faisant écrouler sur le dernier sol d'occupation des blocs présentant un décor peint géométrique de composition différente de celle des parois demeurées *in situ*, probablement en liaison avec une frise peinte sommitale (Fig. 7). La fosse a alors été rapidement (et volontairement) comblée de sorte que les peintures n'ont pas eu à subir la lente dégradation qui aurait altéré les parties supérieures en cas de comblement lent et progressif (transformation d'un bâtiment abandonné en poubelle). Enfin, une couche de terre à bâtir est venue niveler l'ensemble, dernier épisode d'un véritable acte de scellement, de fermeture, de clôture d'un édifice devenu inutile.

TENTATIVE D'INTERPRÉTATION DES PEINTURES DANS LE CONTEXTE DU BÂTIMENT COMMUNAUTAIRE

La finalité première des massifs radiaires devait être fonctionnelle : permettre de réduire la portée des poutres supportant la toiture. Cette finalité suffit à expliquer le soin apporté à leur construction,

2 Dans tous les autres sites contemporains, faute d'accès clairement retrouvé, il a toujours été considéré que l'accès au bâtiment se faisait par la toiture et une échelle.

avec une armature de grandes pierres taillées et soigneusement assemblée. Ceci n'explique cependant pas le fait que ces massifs aient été peints, avec visuellement une dominance de la couleur rouge. La signification symbolique de peintures géométriques est évidemment très difficile à décrypter ; dans le cas présent elles s'insèrent cependant dans une architecture, dans un plan particulier.

Chacun des massifs peints, et tout particulièrement le massif 666, situé face à la rampe d'accès au bâtiment, sépare deux cellules arrondies dont les parois présentent un fruit très important, tandis que la face avant du massif est pratiquement verticale (Fig. 8). Vu dans leur ensemble, chacun de ces massifs encadré par les cellules adjacentes évoque la forme d'un bucrane d'aurochs, animal hautement symbolique pour les cultures du début du Néolithique proche oriental et bien présent dans la faune chassée à Dja'de. Des plus anciennes attestations à la fin de l'Épipaléolithique aux bucranes surmodelés de Çatalhöyük, on y a vu le signe d'un culte du taureau, symbole de la virilité en opposition avec une « divinité » féminine symbole de fertilité. Face à cette interprétation considérée comme un véritable dogme, les récentes études archéozoologiques à Çatalhöyük ont montré qu'un certain nombre de ces bucranes appartenaient non pas à des taureaux mais à des vaches³, les crânes de taureaux étant plus nombreux probablement du fait de leur plus grande taille, de leur aspect plus impressionnant. Selon les nouvelles interprétations de Çatalhöyük, la conservation de des bucranes et leur exposition s'inscrirait dans le cadre de l'exposition en « souvenir ostentatoire » de festins collectifs⁴. A Dja'de même, la découverte dans un niveau immédiatement postérieur au bâtiment aux peintures (dans un contexte culturel donc très proche) d'un bucrane est particulièrement importante car outre son excellente conservation (il était scellé dans la base d'un mur) et sa proximité chronologique avec le bâtiment aux peintures, au moment de sa découverte il présentait encore une tache rouge sur le mufler et les archéozoologues ont constaté qu'il s'agissait d'un crâne de vache (Fig. 9). La présence de l'ocre de ce bucrane conforte pour le massif peint encadré par les celles l'hypothèse d'une représentation à grande échelle du bucrane. La finalité fonctionnelle des massifs, puissants pour supporter une charpente et une toiture de terre particulièrement lourde vient donc conforter l'interprétation symbolique de l'aurochs comme symbole de la force, de la puissance, sans qu'il y ait nécessairement besoin de l'associer au taureau, à la virilité, à un culte religieux. (Fig. 10)

3 Twiss and Russel, 2009- Taking the Bull by the Horns : Ideology, Masculinity, and Cattle Horns at Çatalhöyük. *Paléorient* 35,2 : 19-32.

4 Hodder 2006- *Çatalhöyük: the leopard's tale*. London: Thames and Hudson

Testart 2006- Interprétation symbolique et interprétation religieuse en archéologie. L'exemple du taureau à Çatalhöyük. *Paléorient* 32,2 : 23-57

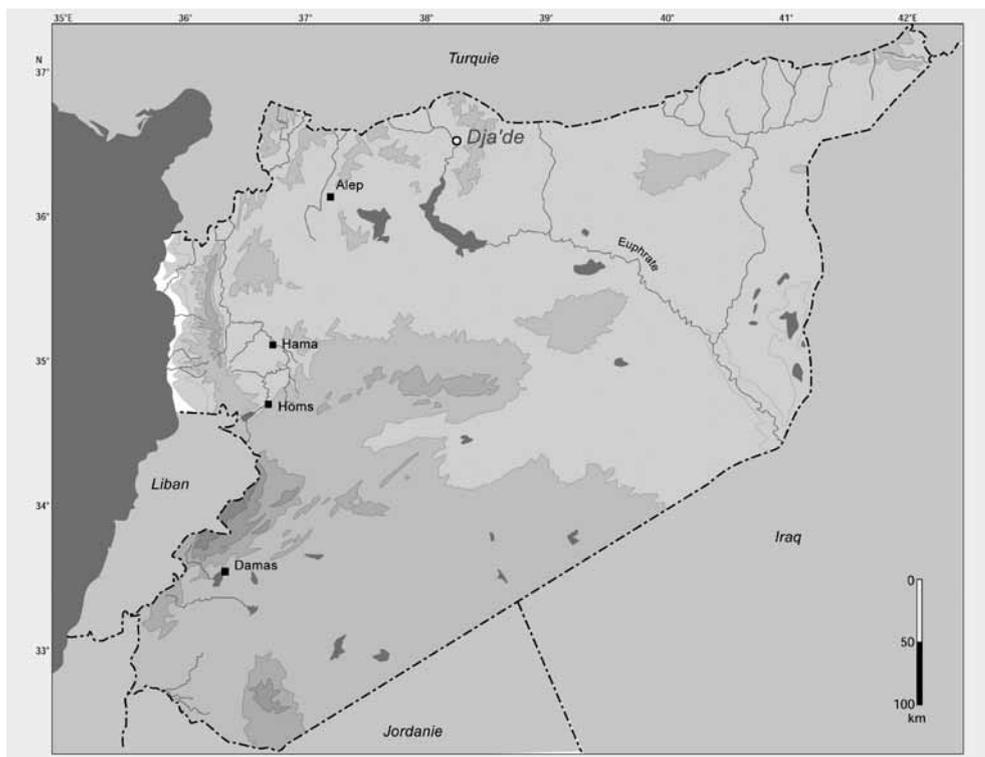


Fig. 1- Carte de situation de Dja'de, en rive gauche de l'Euphrate.



Fig. 2- Paroi ouest du massif principal (massif 666) avant sa dépose. On remarquera la grande fraîcheur des peintures dans la partie supérieure, tandis qu'à la base elle apparaissent usées.

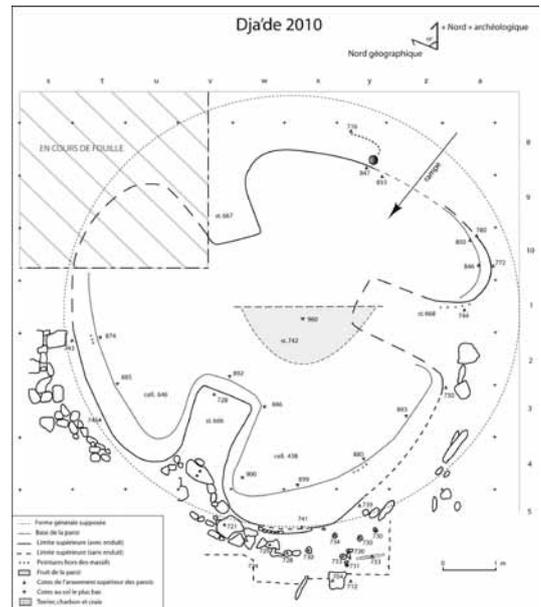


Fig. 3- Plan de la maison aux peintures avec ses trois massifs radiaires délimitant des cellules radiaires.



Fig. 4- Le second massif in situ (protégé par un bâtiment provisoire il devrait être déposé à l'automne 2011) avec son décor en motifs losangiques.

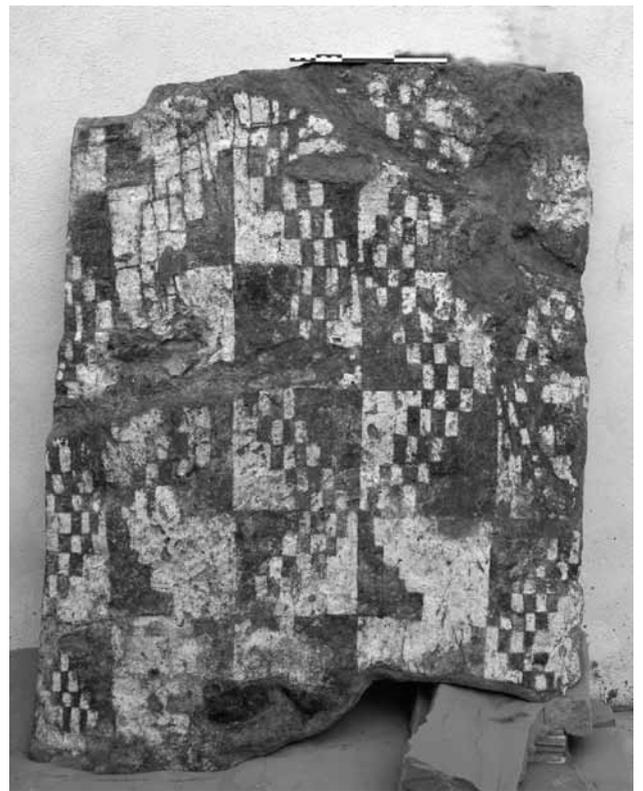


Fig. 5- Panneau avant du massif principal (massif 666) à l'issue de son transfert sur un support pérenne.

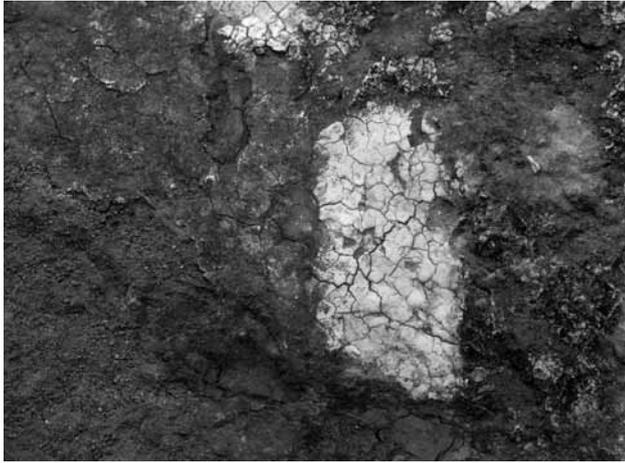


Fig. 6- Détail du panneau précédent après son transfert. la surface picturale a gardé ses craquelures car la restauration a permis de transférer, de consolider, de nettoyer les peintures mais il n'y a pas eu de repeints ou d'apport de pigments.

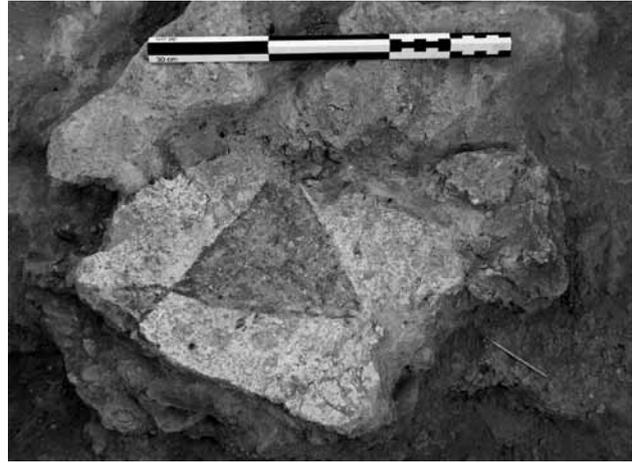


Fig. 7- Fragment peint retrouvé sur le dernier sol d'occupation. Ces fragment proviennent de la partie supérieure des murs qui émergeait à la surface du village et qui a été arasée lors de la destruction du bâtiment. Composé de triangles noirs ou rouge, entourés de points ce décor suggère la présence d'une frise sommitale surmontant les peintures en damier retrouvées in situ.



Fig. 8- Vue du massif principal (massif 666) et des deux cellules adjacentes en cours de fouilles.



Fig. 9- Bucrane d'aurochs femelle avec un résidu de peinture ocre-rouge sur le mufle.



Fig. 10 (éventuellement)- Détail du décor du massif 667 (in situ).